

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 45, numéro 4, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103959ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103959ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1978). Pages de Journal. *Assurances*, 45(4), 39–47.
<https://doi.org/10.7202/1103959ar>

Supplément

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale

du Canada

1976

Reçu des photos de Montréal que m'envoie Robert. L'une d'elles le représente en skis, dans sa propriété de Warden, avec Jean-Michel sur son dos. Les deux sont souriants, malgré le froid qu'on devine vif en ce mois de février. L'enfant est dans un de ces petits sièges qu'on accroche sur les épaules du porteur, ce qui laisse à celui-ci la liberté complète de ses mouvements. C'est ainsi que, sans danger, le père peut faire du ski de fond, tout en amenant son petit avec lui. Comme la mère a pour son enfant des tendresses constantes, le père peut conquérir son fils dès le début par des jeux en commun qui les rapprochent et les lient. Je me rappelle ces rondes, avec Robert sur mes épaules, autour de la salle à manger, auxquelles nous nous livrions après le dîner, rue Brillon quand, le repas terminé, j'avais toute liberté de passer une demi-heure avec les enfants, en attendant qu'on aille les coucher. À ce moment-là, je sentais un grand besoin de proférer des sons informes et de me livrer à toutes sortes de cabrioles avec les petits qui entraient dans le jeu avec joie.

Tout cela est loin, mais me revient avec une bouffée de plaisir devant cette photo.

Quand j'ai écrit *Joies et Deuils d'une famille bourgeoise*, j'ai utilisé beaucoup de photographies qui, placées autour de ma table de travail, faisaient venir en foule les souvenirs que j'évoquais pour mes enfants d'abord et qui, ensuite, sont devenus la proie du lecteur. Comme pour les *Pages de Journal*, certains m'ont dit: « Ce que nous aimons dans votre livre, c'est qu'il est gai ». L'un d'eux a précisé — je crois l'avoir noté ailleurs — « faut-il lire *Joies et Deuils d'une famille bourgeoise* d'abord, puis les *Nègres blancs d'Amérique* ou vice-versa? » *Nègres blancs d'Amérique* est un livre dur, pénible, qui présente la condition du Canadien français en Amérique. Il est l'œuvre de Pierre Vallières. Dans son livre, l'auteur n'a pas voulu parler de sa jeunesse, du milieu qu'il a connu, de la vie qu'il a vécue, mais de celle des autres, ses frères, qu'il a décrite en noir, en très noir même. Dans mon livre, je n'ai parlé que de ma famille, en n'en exagérant ni les joies, ni les peines, mais il se trouve que notre vie familiale a été heureuse.



Dans un numéro du *Devoir* que m'a fait parvenir ma secrétaire, je trouve une lettre adressée par Claude Morin au ministre François Cloutier, de qui relève maintenant les pourparlers engagés entre le gouvernement de la province de Québec et le gouvernement fédéral

au sujet du rapatriement de la Constitution. Car on en est encore là: seul le parlement anglais a le droit de modifier la constitution du Canada, qui a fait l'objet d'une loi du parlement britannique en 1867. Déjà en 1971, on est venu bien près d'une entente entre le gouvernement central et ceux des dix provinces. Seul le Québec a réagi au dernier moment, devant l'opinion publique et le tollé soulevé dans la presse.

La difficulté, c'est de trouver une solution aux exigences du gouvernement fédéral, qui tente de profiter de l'occasion pour resserrer son emprise sur les provinces et qui cherche, non pas tant à préciser des pouvoirs anciens qu'à apporter à des situations nouvelles des solutions qui lui seraient favorables.¹

Claude Morin a été le premier sous-ministre des relations intergouvernementales; sa fonction remonte à la Révolution tranquille. Il connaît bien le dossier. Aussi, est-il très à l'aise pour rappeler à M. Cloutier dans quel sens la province de Québec s'est orientée depuis quinze ans. C'est ainsi qu'il n'hésite pas à lui écrire.

M. Cloutier peut ne pas aimer ce rappel des faits, lui qui ne déteste pas jouer au plus fin, quand on lui en donne l'occasion. Répondra-t-il dans *Le Devoir*? Je vais suivre la chose de près.



Pour comprendre la lutte très serrée que mène la province de Québec, il faut se rappeler que, dans l'esprit du gouvernement fédéral, les provinces sont des entités politiques aux droits bien limités. Selon John A. Macdonald, elles avaient tout au plus l'importance des gouvernements municipaux, ainsi que je l'ai noté précédemment. En fédéraliste convaincu, M. Trudeau reprend cette attitude, sans aller aussi loin; à la suite de faits nouveaux, il cherche à déborder les provinces par des interventions constantes que lui permettent l'évolution du milieu et le fait que le gouvernement central possède ou s'attribue les principales sources de taxation et a seul pouvoir d'agir dans certains domaines. M. Duplessis, puis M. Jean Lesage et, après eux, M. Daniel Johnson ont repris une forte part de l'impôt sur le revenu, mais Pierre 1^{er} a dit, dès son accession au poste de premier ministre: Rien ne va plus. Je n'accéderai pas à d'autres demandes des provinces dans ce domaine. Or, depuis qu'il a retrouvé sa majorité, il n'a pas cédé d'une semelle.

¹ Depuis les élections du 15 novembre, les exigences du gouvernement fédéral ont sensiblement diminué.

On voit par là l'intérêt des interventions de Claude Morin qui, faut-il le dire, s'arrange pour agacer ou étriller le ministre Cloutier. Celui-ci va réagir, mais sans doute avec un patinage de fantaisie, aussi élégant que celui auquel nous a habitués récemment la télévision au cours des jeux d'hiver d'Innsbruck. Pourvu qu'il s'en tienne là ! Heureusement, les journaux jouent en ce moment le rôle que l'opposition, trop faible en nombre, est incapable de tenir efficacement en Chambre.



Le scandale, ce n'est pas que des prêtres quittent le sacerdoce, c'est qu'après leur départ, on les empêche de poursuivre leur enseignement dans une faculté de théologie, a-t-on écrit récemment au sujet de l'attitude de l'Église à Montréal, en face de celui qui cherche à garder sa place à l'université après être sorti du rang.

On comprend l'attitude de l'Église et de l'archevêque, mais comme une telle décision est lamentable et, me semble-t-il, inappropriée en ce moment ! Le prêtre quitte son état, mais il ne devient pas de ce fait même un mouton noir, un professeur inacceptable. Il sera un exemple vivant de ce que le prêtre ne doit pas être ? Mais qu'est-ce qui compte : reconnaître un laïque respectable ou, à la suite d'une injustice, risquer de faire un révolté d'un ex-prêtre ? En quoi son enseignement devient-il inacceptable parce qu'il obtient de refaire sa vie ? Mystère de la discipline religieuse ? Exaspération de l'autorité ? Crainte d'une déviation de l'enseignement ?

Je me répète, peut-être, mais comme tout cela me paraît presque incompréhensible, dangereux même pour l'Église dans un monde qui évolue rapidement ! Ne devrait-on pas garder les actes d'autorité pour des cas qui le méritent ? Mais aussi ne devrait-on pas souhaiter que celui qui quitte l'état religieux soit prêt à en accepter les conséquences dans l'immédiat ?

19 février

On vient d'annoncer qu'un enfant, attiré par un ami de la famille, a été étranglé, après que les parents eurent négocié le paiement d'une rançon. Alertée, la police avait questionné l'assassin et l'avait relâché sans pouvoir apporter une preuve contre lui. Il avait ensuite paru à la télévision, en déplorant l'enlèvement et en déclarant même que le criminel devrait être puni de mort. L'opinion est très montée. Interviewé isolément, le ministre de l'Intérieur et le ministre de la Justice ont

accepté l'idée que le meurtrier soit condamné à mort. Un magistrat est intervenu, cependant, et a dit: « Qu'on attende au moins qu'il soit jugé. Autrement, ce serait une parodie de la justice. »

On a là un autre exemple de la puissance de la télévision qui parvient à intéresser tout un pays au sort affreux, il est vrai, d'un enfant et à faire que des hommes politiques prennent partie sans se préoccuper du fonctionnement de la justice, dont ils sont pourtant les protecteurs immédiats. Heureusement que, dans le cadre de sa bibliothèque, un juriste leur en a rappelé les fondements.

Fou ou cynique, l'assassin raisonnait devant le petit écran comme s'il eût été innocent. Et cependant, c'est lui qui avait étranglé l'enfant et l'avait gardé près de quinze jours dans un sac de plastique. Quelle horreur !



Cette année, Monique va terminer ses études à l'École des Beaux-Arts. Il lui a fallu dix ans pour en parcourir le cycle. Quel courage cela lui a demandé ! Parfois, elle était tentée de cesser, mais Robert a toujours insisté pour qu'elle continue. Elle aimait ses cours, mais quelle charge représentaient trois enfants à élever, une maison à tenir et ce quatrième que l'on attendait dans la joie, mais non sans peine. Et ce mari qui, certains jours, lui fait adopter une allure d'enfer !

J'ai dans mon bureau de la rue Saint-Jacques une de ses toiles, peinte alors qu'elle était enceinte de Jean-Michel. C'est une de ses meilleures: fusées de lumière à travers un ciel nébuleux. Elle l'a appelée *Galaxie*, ce qui est fort bien adapté à son inspiration et à la matière picturale.

Je lui demanderai peut-être de me céder une de ses sculptures en produits plastiques, durs à façonner, mais d'un bien joli effet. Il est curieux de voir qu'après avoir été attirée par l'art figuratif, elle l'ait mis complètement de côté, après être revenue à l'École des Beaux-Arts durant les années qui ont suivi son mariage.

21 février

Hier soir, au musée Chagall, le quatuor Tatraï. À nouveau, nous avons eu devant nous des artistes excellents, jouant dans un cadre bien étudié pour la musique qu'ils nous présentaient. Il y avait dans leur exécution un fini, un lien, une finesse assez remarquables. On se trouvait vraiment devant une équipe dont les membres acceptaient de ne pas briller individuellement, sachant que ce qui fait l'intérêt de la musique

de chambre, c'est la modeste part que chacun accepte de tenir en toute simplicité. En écoutant ces musiciens venus de Hongrie, on était frappé de leur grande modestie mise au service d'un métier accompli.

J'ai une impression extraordinaire du quatuor de Mozart K458 en si bémol majeur et surtout du quatuor de Ravel, joué avec une fougue et, en même temps, avec une délicatesse qui rend bien justice à la manière du maître.

Comme on est loin de ces artistes pour qui le brio de l'exécution doit primer sur tout le reste et chez qui la fougue de la jeunesse est la première qualité, alors que souvent l'âge, le goût, la fréquentation des grands musiciens apportent d'extraordinaires qualités d'exécution. Je n'aime pas du tout ces jeunes exécutants, bien doués, mais qui s'attaquent à Mozart comme à un fortin qu'on doit prendre d'assaut. C'est ce que je reprochais, samedi dernier, à ce violoniste, très doué, mais sans aucun feu intérieur, que nous a donné l'occasion d'entendre l'orchestre reconstitué de Provence - Côte d'Azur, au Théâtre de Nice.



Visite, dans l'après-midi, au musée Chéret, magnifique exemple d'un musée fourre-tout où, à côté d'œuvres valables, il y a des quantités de choses qui encombrant. Dans tout cela, il faudrait faire un choix, mais alors il ne resterait peut-être pas grand-chose.¹



Lundi, veille de mon retour à Ville-Marie, j'irai entendre M. Jean Dischamps au Centre universitaire méditerranéen. Il a quitté l'Université de Nice pour être chargé de mission auprès du secrétariat d'État aux universités.

M. Dischamps est devenu haut fonctionnaire, alors que M. Jacques Médecin, candidat réformateur à qui il s'opposait aux dernières élections, est resté maire de Nice, mais est devenu secrétaire d'État au tourisme. Comme M. Jean Lecanuet et M. Jean-Jacques Servan-Schreiber, autres réformateurs, il s'est joint à l'équipe de M. Giscard d'Estaing.

J'aime les exposés de M. Dischamps. Ils sont précis, intéressants, brillants même, tout à fait dans la tradition universitaire.



¹ J'y suis retourné un an plus tard. Quel changement ! Le musée est méconnaissable. On a fait disparaître le fouillis antérieur et on n'a gardé que les pièces les plus valables. Il y avait ce jour-là une exposition Van Dongen avec de grandes toiles un peu folles comme l'époque qui a suivi la guerre de 1914-18.

Germaine rappelait en riant à des amis, l'autre jour, un problème de plomberie que l'hôpital Sainte-Justine avait eu au moment de la construction. Les ingénieurs recommandaient des appareils sanitaires suspendus, et non posés à même le plancher. Chose un peu troublante cependant, il semblait que les bonnes sœurs de tel couvent avaient eu des difficultés avec une installation similaire. Après enquête, on découvrit ceci, qui trancha la question. Au couvent, les bonnes sœurs demandaient à vingt-quatre petits derrière de prendre place au même moment sur les appareils. Après un temps, on faisait lever tout le monde au son de la claquette, en même temps que l'on tirait la chasse d'eau. Théoriquement, il n'y avait à cela aucune objection majeure sauf que, devant un pareil afflux d'eau, la pression devenait insuffisante pour alimenter les appareils. Exemple excellent de l'autorité, mais aussi de l'inconvénient de la claquette, qui en était la marque extérieure. Et c'est ainsi qu'à Sainte-Justine, les appareils sanitaires sont suspendus et non posés sur le sol, comme le pot ancestral.

22 février

Par la porte-fenêtre qui donne sur le jardin, j'aperçois dans un vase les fleurs de cactus achetées par Germaine au marché de Sainte-Colette, qui se trouve à l'entrée de l'avenue Élisabeth. J'ignorais que le cactus eût une fleur, jusqu'au moment où j'entendis la pièce de boulevard intitulée « Fleur de cactus ». Celles que je vois à travers la porte-fenêtre sont toutes droites sur leurs tiges, comme les vieilles dames un peu guindées de l'époque victorienne. Mais comme elles sont colorées et belles, dans cette lumière de fin de jour !



Ce matin, messe chez les Jésuites à Cimiez, dans un cadre magnifique. Nice la blanche, aux toits de tuiles rouges, vue de très haut. J'y suis amené par mon ami Georges Silie.

Nous sommes peu nombreux dans la chapelle, un dizaine de pénitents tout au plus qui entourent trois prêtres dont l'un préside l'assemblée. L'endroit est simple, bien aménagé dans un ancien pressoir, sous la maison. En souvenir de cela, l'autel est une meule logée sous une voûte de pierre. Au mur, un crucifix de bois; sur la meule, il y a quelques fleurs toutes simples, des anémones, je crois, à côté des instruments du culte, burettes, patène et ciboire d'or ou de vermeil, dans lequel se trouve le vin. Plus tard, nous communierons sous les espèces du pain et du vin.

La cérémonie se termine sur une musique très simple que nous écoutons, assis et respectueux. Comme on est loin de la messe traditionnelle, chantée ou dite dans une grande nef impersonnelle ! Mais peut-être est-ce nous qui la rendons ainsi par notre inattention.

Puis, Georges Silie me présente au père Louis Barjon, critique littéraire qui a une œuvre assez importante, reliée plus ou moins aux *Études*, cette grande revue des Jésuites. Il a intitulé un de ses livres *De Baudelaire à Mauriac, l'inquiétude contemporaine*, et un autre, *Monde d'écrivains, destinées d'hommes*. J'y trouve des textes sur des auteurs que j'ai aimés : Georges Duhamel, Jean de la Varende, Jacques de Lacretelle, Camus, Baudelaire, Rimbaud. Ce sont mes lectures de jeunesse et d'âge mûr qui reviennent en rangs serrés. J'aime cette phrase du Père à propos de la Varende et de la critique : « Triste myopie qui ne peut voir la majesté d'un fleuve sans venir lorgner les déchets abandonnés sur ses bords ! » Et cette autre à propos de Georges Duhamel : « . . . il n'est pas un chrétien qui, respectueux de l'inviolable secret des âmes, ne se sente obligé de saluer en Duhamel une des plus pures figures d'entre ces hommes dont nous parle Camus dans *La Peste* qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins. »

Nous déjeunerons ensemble plus tard à Falicon, mais pas dans cette hôtellerie où Jules Romains a écrit un de ces *Hommes de bonne volonté*. Car lundi, le restaurant est fermé.

Le Père nous dira, au cours du déjeuner, qu'il a enseigné à Chicoutimi et à l'UQAM à Montréal. Il garde des deux villes un bien bon souvenir.



C'est dans cette maison des Jésuites à Cimiez, que le père Pion a préparé sa thèse sur Camus. J'ai oublié de demander au père Barjon s'il connaît André Belamich qui, au Centre universitaire méditerranéen, a parlé longuement, au début de février, de Federico Garcia Lorca. Il nous a dit son admiration pour Camus qui lui a remis les poèmes de Lorca, en lui demandant de les traduire en français.



Richard Nixon est arrivé hier à Pékin, invité spécial de la Chine. On l'a reçu comme un personnage officiel alors que, depuis le scandale

de Watergate, il est devenu chez nos voisins un homme déshonoré. On ne comprend pas, surtout que les premières étapes de l'élection prochaine sont commencées. N'est-ce pas un coup de sabot de vache ou d'âne que Nixon donne ainsi à Gerald Ford, candidat officiel de son parti ?

La diplomatie chinoise a des subtilités qui nous échappent.

Quelques jours plus tard, dans *Le Jour*, je vois une caricature de Berthio: Gerald Ford dit à Nixon, en le regardant bien dans les yeux: « enfant de Chine ». *E. de c . . .* est un intraduisible canadianisme venu de l'anglais, mais qui affirme un dédain, un blâme très dur, presque une haine devant la bassesse de l'autre.

28 février

47

« Il ne suffit pas de parler français pour comprendre ce qui se passe dans la province de Québec, écrit Greta Chambers dans la *Gazette*. Devant les déclarations de certains orateurs, on pourrait s'attendre à une révolution. On les applaudit à tout rompre, mais rien ne bouge. Nous, anglophones, même du Québec, nous nous disons: cette fois ça y est. Et puis, rien ne se passe dans l'immédiat. Tels chefs syndicaux, par exemple, parlent de changer le régime. On les acclame, mais tout reste calme même si, en surface, on semble pouvoir s'attendre à tout. Il faut dire que souvent, il est difficile de comprendre. » Il est évident toutefois que les gens évoluent. Jusqu'à quand les choses resteront-elles dans leur cadre actuel ? Il est bien difficile de le dire, même pour ceux qui vivent dans le milieu et qui croient le comprendre. Peut-être est-ce l'homme ou l'occasion qui déclenchera un changement radical. Dans l'intervalle, la société canadienne-française se transforme ou se cherche. Fait à noter, elle ne veut pas tout accepter comme elle le faisait au début du siècle.

Personnellement, je comprends que, pour un anglophone, le Canada français soit difficile à saisir, aussi bien dans ce qu'il est que dans ce qu'il voudrait être.



M. Wagner n'a pas pu devenir chef du parti conservateur. Joe Clarke l'a battu d'une longueur seulement. Il semble que ce soit surtout une victoire de la jeune génération et de l'aile gauche du parti, contre la vieille garde appuyée par Diefenbaker qui, à quatre-vingts ans, a voulu encore imposer sa volonté et ses idées à un parti qui ne veut plus de l'une ou des autres.